

## Agnès Gruda, Léonora Miano, Melissa Denis Vejins

Sébastien Lavoie

Numéro 164, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2016). Compte rendu de [Agnès Gruda, Léonora Miano, Melissa Denis Vejins]. *Lettres québécoises*, (164), 40–41.

☆☆☆☆

AGNÈS GRUDA

**Mourir, mais pas trop**

Montréal, Boréal, 2016, 264 p., 24,95 \$.

## Pas trop, mais quand même

Le texte portant sur le premier ouvrage d'Agnès Gruda, publié par Michel Lord en page 36 du numéro 140 de la présente revue, m'a paralysé. Je pourrais – et devrais – le copier-coller pour rendre compte adéquatement du second tant il s'agit du même...

**C'**est dire si les artistes creusent toujours le même sillon.

Comme le titre l'indique, il est question ici de deuil. Ou pas. Ou alors, *at large*.

### CENT PAGES PAR JOUR

Quand je lis un livre que je projette de critiquer, c'est la limite que je me fixe. Oubedon celle-ci me permet de prendre le temps de décanter ma lecture afin de rendre au livre ce qui lui est dû, oubedon de me rendre au bout du livre sans le faire traîner indûment. J'ai ici transgressé cette règle en dévorant le présent recueil sans trop m'en rendre compte.

L'écriture est limpide, fluide et sans fioritures. Les situations sont bien campées, l'action est parfaitement circonscrite et les chutes sont (presque) toujours satisfaisantes sinon carrément surprenantes.

Eh oui, ces histoires comportent toutes des formes de deuil. Celui d'un camarade idéalisé (« Si tu meurs, je te tue »), celui d'un compagnon de vie magnifié (« Le testament ») ou encore celui d'une vie à laquelle le protagoniste lamartinien n'a pas le choix de renoncer (les deux « Objets inanimés »)...

Avec son style dépouillé, Agnès Gruda laisse au lecteur l'impression que traiter de la vie, de l'amour et de la mort est à la portée de n'importe qui. Mais ainsi, elle nous fait oublier que son véritable sujet va au-delà du deuil. Que la vie va au-delà de la mort, du moins sous sa plume. La mort, toute figurative soit-elle, n'est jamais qu'un point de détail, et c'est ce qui constitue l'intérêt de ces nouvelles.

D'ordinaire, je me méfie des journalistes qui se mettent à la fiction. D'ordinaire, leurs réflexes didactiques resurgissent comme une seconde nature. Et, d'ordinaire, je ne me méfie pas pour rien. Mais, parfois, les journalistes écrivains parviennent à transcender leur sujet et à effleurer la grâce. Comme c'est assez le cas ici. Assez, parfois, pour que je puisse dire « souvent ».

Je n'ai rien d'un puriste. Heureusement, je me suis rarement formalisé de ces quelques rares maladroites comme « une pluie froide gorgée d'eau et de vent » (p. 95) nous indiquant que la pluie serait comme l'eau, mouillée, mais je me suis vivement récréé devant la chute de « Si tu meurs, je te tue » qui offre une conclusion onirique gâchant ce tout sinon brillant, du moins excellent.

J'ai par ailleurs adoré « Un mari idéal ». On s'attend, bien sûr, à ce que ce mari ne le soit pas, idéal, mais là comme en tout, ce n'est pas la destination qui importe, plutôt la manière dont l'histoire est menée.



AGNÈS GRUDA

Les chutes ne ménagent pas toujours une surprise, mais elles sont toujours au service d'une prose sinon majestueuse, à tout le moins toujours magnifique et touchée par une sorte de grâce qu'on sent appelée à se bonifier. On a déjà hâte au prochain Gruda.

☆☆☆☆

LÉONORA MIANO (DIR.)

**Volcaniques. Une anthologie du plaisir**

Montréal, Mémoire d'encrier, 2014, 220 p., 21,95 \$ (papier), 15,99 \$ (numérique).

## Noirs désirs

Le désir plutôt que le sexe. Le premier étant de toute façon un incubateur pour le second. Douze voix étrangères, douze voix noires, partagent ici avec nous leurs émois et leurs tourments.

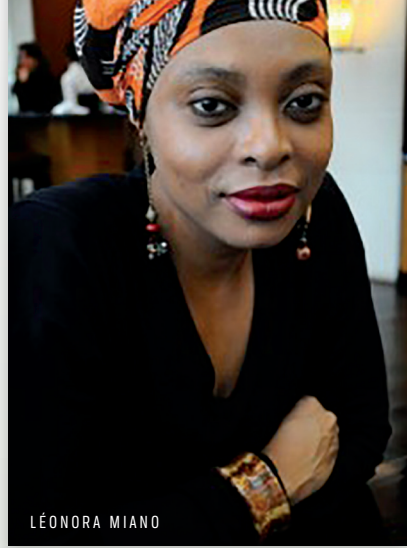
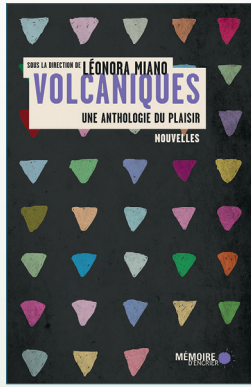
**E**n dépit de sa forme érectile, le volcan est aussi creux. [...] *Se dressant vers le ciel tout en abritant des abîmes, il a un côté androgyne, ce qui ouv[r]e d'infinies possibilités créatives. De plus, l'analyse du phénomène de l'éruption, écartant la perspective de la joie, impose au contraire celle du danger, voire de la mort.* (« Assises sur un volcan », p. 5 et 6)

C'est avec de semblables mots que Léonora Miano préface cette anthologie toute féminine, anthologie répondant à *Première nuit, une anthologie du désir* publié par le même éditeur en 2014.

Le sexe est le seul antidote connu à la mort. Il n'empêche pas celle-ci, mais la contre momentanément en propageant la vie. Et restreint son action tout en élargissant ses frontières. La mort, ici, c'est parfois l'homme. Pas toujours violent, mais souvent excusé parce qu'il est noir.

*Il ne s'était pas laissé remercier sans faire d'esclandre. Elle s'était moquée de lui. Il allait la poursuivre pour fausse pretense, parce qu'elle l'avait laissé croire à ses sentiments pour lui, d'ailleurs, elle avait sans doute le sida, qui d'autre pouvait se conduire de la sorte, si ce n'était une pute ayant contracté mille saletés qu'elle se faisait maintenant fort de distribuer à des innocents.* (Léonora Miano, « Full cleansing — La quête de Kweli », p. 182-183)

Si une certaine misandrie peut poindre çà et là, celle-ci est atténuée par un discours victimaire « racisé » qui se superpose au premier discours. Ceci éclairant cela.



## TROP (OU TROP PEU) DE DÉTAILS

Les auteures sont issues de la diaspora noire. Selon la notice biographique, elles proviennent surtout de l’Afrique et des Caraïbes et sont souvent issues d’une deuxième génération vivant à Paris. Ce

qui n’est pas plus mal. Aucune nouvelle n’est précisément située, si ce n’est par des villes ou des habitudes culturelles que l’on se plaira – ou non, je ne lis pas à côté de mon ordinateur — à googler pour contextualiser. Et même en googlant, je n’ai jamais su ce que « nioxe » (p. 64) voulait dire, mais ce livre m’a tout de même permis de découvrir cette géniale « manustupration » (p. 170) qui se laisse deviner.

En ce qui concerne le désir, il est bien sûr décliné de toutes les façons. Pour Axelle Jah Njiké (« Païenne »), il est la voie royale vers l’absolu alors que pour la maître d’œuvre du recueil (*op. cit.*), c’est une bête à contrôler. Entre les deux, tout un luxe de visions, la plupart joyeuses.

J’ai particulièrement apprécié la nouvelle initiatique d’Hemley Boum (« Le dealer ») sur une jeune novice menée sur le chemin de l’érotisme par un camarade d’école qui lui donne à lire des livres à caractère érotique. La dernière nouvelle, « Païenne », d’Axelle Jah Njiké, fait carrément dans la pornographie — ce qui n’est pas plus mal, puisque bien mené —, mais le reste se maintient autour du thème plutôt vague du désir, toujours mené assez finement.

☆☆ ½

MELISSA DENIS VEJINS

**Pronoms personnels**

Saint-Boniface, du Blé, 2014, 188 p., 21,95 \$.

## Encore trop verte

Nouvelle venue, Melissa Denis Vejins signe un recueil en demi-teintes. Parfois satisfaisant, parfois exaspérant ; elle doit encore trouver sa voix.

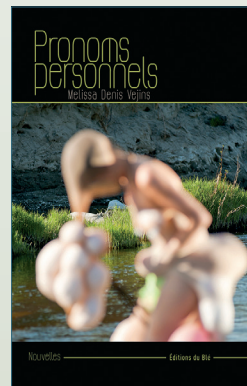
Ces nouvelles sont numérotées, comme si on ne voulait pas que le chroniqueur perde le compte : 46. Elles sont elles-mêmes regroupées en chapitres, eux aussi numérotés de I à V, sans doute pour bien nous faire voir qu’il manque ce « Vous » pourtant présent dans quelques nouvelles, à la fin de « Nous ». Peut-être aussi n’étaient-ils pas présents en nombre suffisant pour bien balancer, allez savoir... Ces subdivisions ne riment de toute façon à rien, contrairement au recueil.

Elles ont des oripeaux autobiographiques. C’est ce que laisse entendre la très réussie « Moi, encore » où l’auteure déclare, à propos de son nom de famille, que « c’était un adon malheureux, parce qu’il ressemblait fortement au mot dont on se sert pour décrire le sexe d’une femme » (p. 27). Dans cette nouvelle, elle avoue écrire dans une langue seconde, « une voix empruntée qui m’a pris des années à confondre avec ma pensée » (p. 26).

Ce qui explique peut-être que ses récits m’ont laissé parfois perplexe. L’auteure verse souvent dans un lyrisme pas toujours maîtrisé, se permettant des images opaques. Mais ce n’est peut-être que moi. De son « Poète », elle dit :

*Tes poèmes, comme des pissenlits mal aimés, on les a peut-être tolérés, mais pas toujours appréciés. Libérant tes paroles insonorisées de vérité pour qu’elles poussent ici et là, tu continues néanmoins de semer. Car l’expression orale n’est que voie ou voix divine qui fait son passage muet entre oreilles choisies et s’exprime par tes doigts.* (p. 57)

C’est mot pour mot ce que je disais encore hier à mon beau-frère... Je ne lui ai par contre jamais parlé de « la bassecour et de l’étable



de la vie » (p. 124). De même, bien que je sois féru de métaphores agricoles, je ne me suis jamais surpris à lui déclarer que nous « n’avons laissé aucune trace, sauf le jardin de nos mots, de nos gestes et de nos pensées » (p. 132).

Au chapitre des réussites, on ne fera pas la nomenclature des auteurs de langue seconde ayant changé notre regard sur notre société, mais on se bornera à noter l’expression « époque tranquille » (p. 50) qui change à elle seule, dans le contexte, les perspectives sur l’après-Duplessis.

Ces nouvelles sont très courtes, ce qui ne les empêche pas d’aller parfois dans toutes les directions. « Elle », par exemple. Ce qui n’est pas le cas de la nouvelle qui lui succède, « Le pardon, pour lui ». Parfois, l’auteure n’arrive pas à dépasser les clichés (« Elle », « Rive gauche »), particulièrement lorsqu’elle traite de nos rapports avec les Premières Nations avec lesquelles elle se met en filiation, mais dont elle se sert pour véhiculer les mêmes remontrances vides que celles que formule le premier Français venu (« L’exclue »).

Dans ses nouvelles, l’auteure hésite entre lyrisme et réalisme sans jamais convaincre, mais sans jamais nous donner lieu de désespérer d’elle. Il y a beaucoup à laisser mais, aussi, matière à espérer.